

# Chroniques de l'intensité

**Dominique Bidou**  
[www.db-dd.org](http://www.db-dd.org)

Le développement durable, c'est sortir des contradictions « par le haut ».

Nombreux sont ceux qui utilisent un mot savant, *oxymore*, pour parler du développement durable. Les deux mots associés seraient incompatibles, aucun « développement » ne pouvant être « durable », par construction. Il est vrai que dans un monde fini, on peut craindre qu'aucun développement ne puisse durer indéfiniment. Nous serions bien au cœur d'une contradiction. Nous poursuivrions deux objectifs contradictoires.

Comment sortir de cette « contradiction » ? En changeant de monde de référence. Quittons la planète matérielle et ses limites, et voguons dans le monde de la créativité, de l'intelligence, du talent, de la compétence. Bref, parions sur l'Homme et sa capacité à progresser sur ses qualités propres. Il y a peut-être les limites dans cette voie, mais quand nous observons le champ de nos connaissances, nous ne pouvons qu'être frappés par la rapidité de son extension. Certains parlent d'un doublement du volume de nos connaissances tous les 7 ans, voilà une croissance qui n'épuise pas la planète et peut nous conduire à de meilleures pratiques.

L'humanité va vivre au 21<sup>e</sup> siècle une époque bien particulière de son histoire. En 2050, elle va atteindre son maximum, que les démographes évaluent à 9 milliards environ. Aujourd'hui, malgré les ambitions du « millenium », une bonne partie de l'humanité ne mange pas à sa fin et boit une eau qu'il faudrait éviter. La misère est encore bien présente, et les inégalités se renforcent aussi bien entre pays qu'au sein de chaque pays. Les besoins de chacun augmentent régulièrement, même si certains paraissent artificiels. Ils sont aussi dictés par des attentes sociales ou sociétales, pas uniquement par des nécessités physiologiques.

« Croissez et multipliez », telle était notre *feuille de route*. C'est aujourd'hui terminé, il va falloir en écrire une nouvelle, pour prolonger l'aventure humaine. La croissance par expansion est à bout de souffle, il nous faut trouver une autre manière de nous dépasser. N'oublions pas la malédiction qui frappe l'humanité et que Blaise Pascal a résumée en une phrase célèbre : *Tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos, dans une chambre*. Nous avons besoin de bouger, de voir ailleurs, de se différencier, de sentir de nouvelles émotions. Et puis nous avons encore des besoins à satisfaire.

Même en réduisant les inégalités et en maîtrisant les besoins, une croissance matérielle est inévitable au cours de ce siècle. Une croissance en termes de réponse à des besoins, en termes de services rendus de différents ordres : alimentation, habitat,

santé, éducation, mobilité, culture, loisirs, épanouissement personnel. Une croissance à ne pas confondre avec celle des prélèvements de ressources. Celle-ci est effectivement pénalisante pour la planète, elle atteint le capital de l'humanité dont elle compromet l'intégrité.

Mettons donc l'envie de dépassement permanent et la recherche d'émotions nouvelles dont l'humanité est affectée au service de cette contradiction. Adieu la croissance par expansion, bonjour la croissance par intensification. Rendre plus de services, satisfaire plus de besoins, tout en prélevant moins de ressources, et rejetant moins de vilénies dans l'environnement. Améliorons l'utilité réelle de chaque unité de ressource, telle est l'orientation à privilégier. Mobilisons pour cela l'intelligence et le talent de l'humanité.

Cette piste casse bien des habitudes. Nos modes de pensée et nos organisations sociales n'ont pas été « formatées » dans cette logique. Il convient donc de l'explorer, de la découvrir avec ses charmes et ses pièges, car il y en a sûrement. Nous avons déjà fait de nombreuses incursions au pays de l'intensité, ce n'est pas un monde totalement nouveau. Il y a des enseignements à en tirer pour aller plus loin et demander plus à cette voie de progrès.

Tel est l'objet de ces chroniques, publiées de septembre 2008 à novembre 2009 sur le site [www.cyberarchi.com](http://www.cyberarchi.com).

En voiture pour l'intensité !

## L'affaire des lièvres

Il faut courir plusieurs lièvres à la fois. Sans hésiter si l'on veut devenir *durable*. Adieu le bon sens populaire, plongeons avec délices dans le chaudron de la complexité, des interférences, des dimensions croisées et des enchaînements. Un des classiques du développement durable se nomme *double dividende*. Les anglais disent win-win. Il s'agit de faire en sorte de gagner sur plusieurs tableaux à la fois. Je fais un effort pour l'environnement, et en plus je gagne plus d'argent ! C'est le cas bien connu dans le bâtiment, avec les économies d'énergie. Je m'isole mieux, je remplace mes vieux appareils et la chaudière ancestrale par des équipements récents et haut de gamme, résultat : je consomme moins, je rejette moins, et je dépense moins. La balance des paiements tout comme mon porte-monnaie se portent mieux, ainsi que les ressources de la planète et son atmosphère.

Ce genre de convergence n'est pas automatique. Laissons de côté pour l'instant la question de la trésorerie, et restons sur un plan technique. La bonne combinaison est à rechercher, car elle ne vient pas tout seul : certains équipements peuvent s'avérer inadéquats, comme le débat sur les triples vitrages l'a montré. Aucune solution technique ne vaut pour le monde entier, et ce qui nous vient de pays aux climats plus rudes n'est pas pour autant intéressant dans nos contrées. Il faut à chaque fois trouver la bonne réponse, et c'est heureux car nous évitons ainsi une bien triste uniformité.

Un autre exemple bien connu est la limitation de vitesse sur route. Une seule décision, et des dividendes multiples, économie de carburant, moins d'accidents, moins de pollution. C'est presque un hasard, les responsables de la sécurité routière et ceux de l'environnement navigant à l'époque dans des sphères bien éloignées. Les exemples de double dividende sont nombreux. S'ils sont parfois des aubaines, tant mieux pour leurs bénéficiaires, ils résultent le plus souvent d'un travail fin, abordant tous les aspects d'une question.

Le concept d'études d'impact éclaire la question. Il s'agit au départ de ne pas saccager un milieu au motif que l'on court un lièvre donné, si beau soit-il. Telle route, telle ligne nouvelle de TGV, ne doit pas se construire au détriment des territoires traversés et de leur environnement. Pour des raisons historiques hélas bien claires, les impacts envisagés dans la loi de 1976 qui importe le concept en France, en provenance des Etats-Unis, sont par nature négatifs. On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs. C'était une vision bien défaitiste. Pourquoi un impact sur l'environnement ne serait-il pas positif ? La *main de l'Homme* serait-elle maudite ? L'exemple des grands travaux accomplis par les moines qui nous ont donné les Dombes, la Brenne et autres étangs pour les poissons du vendredi montre que l'on peut créer de la diversité biologique. En langage moderne, on parle de génie écologique. Ça ne tombe pas du ciel, il faut le vouloir, mais un impact sur l'environnement peut être positif. Le double dividende prend ainsi naissance, il ne s'agit plus seulement d'éviter les impacts négatifs, mais aussi de concevoir le projet de manière à ce qu'il produise le maximum d'impacts positifs. On a quitté progressivement une vision linéaire, un objectif, une solution, pour une vision systémique, où l'on cherche à optimiser un ensemble de paramètres liés entre eux. Il ne s'agit pas que des impacts environnementaux, le mot s'est élargi à tous les aspects collatéraux d'une opération, dont la qualité dépend en fin de compte de la combinaison de tous ces facteurs.

L'intensité, c'est la somme de toutes les utilités satisfaites par une opération. Elles sont de nature diverses, ne s'évaluent pas de la même manière. Certaines sont éphémères, d'autres permanentes ; il s'agit ici de bilans matières, et là de besoins d'ordre social ou culturel. Selon le contexte, le lieu, l'histoire du moment, les préoccupations dominantes des acteurs, leur agencement varie. Point de mesure commune, pas de possibilité de moyenniser et de donner une note unique, mais l'obsession de charger la barque au maximum, de combiner des avantages, d'obtenir le maximum de dividendes, dans tous les domaines.

Construire une maison répond en premier lieu à un besoin, de logement par exemple. Nous savons tous que ça ne suffit pas. Elle doit en plus contribuer à l'enrichissement de son quartier, de son paysage et de sa vie sociale. Il y a quelques années, on aurait dit qu'elle ne doit pas consommer trop d'eau, trop d'énergie. Aujourd'hui, on dit qu'elle doit produire de l'énergie, plus qu'elle n'en consomme, qu'elle doit participer à la régulation du régime des eaux. On pourrait évoquer la richesse biologique, les filières professionnelles locales, etc. De nombreuses utilités qui s'ajoutent à la première, et qui intéressent d'autres acteurs, les voisins, le territoire d'accueil, la planète.

Courir plusieurs lièvres à la fois, chercher résolument le beurre et l'argent du beurre, nous voilà en pleine transgression, ce qui est excitant mais bien dangereux. Une telle attitude ne s'improvise pas, elle a besoin de ses points d'appui, de ses références. Ce sera le thème de cette chronique que de tenter une exploration de ce nouvel univers, en espérant que l'affaire des lièvres fera de nombreux petits, comme les lapins !

### Le vécu avant toute chose

La définition officielle du développement durable, celle du rapport Brundtland, est très claire : il s'agit de satisfaire des besoins, les nôtres et ceux de nos enfants. La bonne connaissance des besoins est donc bien le point de départ de toute réflexion sur le développement durable. Les besoins eux-mêmes avant la manière d'y répondre, alors que nous sommes souvent fascinés par la recherche de solutions techniques qui finissent par façonner nos sociétés. Ces techniques devenant vite, par construction, sectorielle, du fait des spécialistes qui y interviennent, elles découpent notre univers et tentent chacune d'imposer sa logique. C'est comme la médecine quand elle s'intéresse plus à la maladie qu'au malade, dans son intégralité physique et mentale.

Il faut prendre du recul par rapport aux manières de satisfaire les besoins, si l'on veut en trouver de nouvelles, plus efficaces, et notamment moins consommatrices de ressources. Une bonne analyse du *vécu* répond à cette ardente obligation, de manière à ne pas s'empêtrer dans des dédales de solutions techniques qui ont vite fait de montrer qu'elles sont uniques, de manière, et c'est bien naturel, à se préserver.

Revenons au service réellement rendu, et à la manière dont les intéressés le vivent. Il sera ainsi possible d'élaguer toutes les excroissances, pour ne pas dire les gourmands, qui ont poussé ici et là et font croire qu'ils sont indispensables alors que ce ne sont que des parasites ou des restes de solutions depuis longtemps abandonnées, des buttes témoin en quelque sorte. Celles-ci occupent l'espace, font croire qu'il est bien plein, alors qu'elles ne répondent plus à aucun besoin réel.

L'intensité du service rendu en est amoindrie d'autant.

Le recul nécessaire, le retour au vécu, remet souvent en cause des normes techniques, car celles-ci s'appliquent aux manières de faire plutôt qu'aux besoins. Nous voulons du confort, qualité générale résultant d'un ensemble complexe de considérations culturelles et matérielles. Dans l'incapacité de traduire ces exigences en références, les professionnels s'organisent autour de normes techniques, qui définissent la qualité des réponses qu'ils apportent, par nature sectorielles, partielles. Elles ne conduisent pas à l'intensité globale du service rendu. Ce n'est pas leur mission. Il arrive toutefois que l'on parvienne à définir des standards de vie, plus larges et plus ambitieux. Le risque est grand qu'ils ne traduisent les aspirations d'une catégorie sociale, et peuvent jouer des tours une fois transposés dans le vécu d'autres catégories. La diversité culturelle, mise en honneur au sommet de la Terre de Johannesburg, en 2002, s'en trouve bien malmenée.

La question de la densité urbaine et de l'organisation de l'espace est au cœur de cette problématique. Les grands ensembles apparaissent très denses, côté vécu, alors qu'ils ne le sont guère en termes de chiffres bruts, rapport de la population à la surface au sol. Le mode d'appropriation des parties communes, notamment des jardins, parkings mais aussi les commerces et les services publics de proximité, est aussi important que la surface de chaque appartement. Encore une fois, Edward T. Hall nous éclaire sur ce sujet, avec l'exemple de l'aménagement du *West End* de Boston, étudié par des sociologues et un psychologue, Marc Fried qui nous dit que *le chez-soi n'est pas seulement un appartement ou un pavillon, mais un territoire où sont vécues certaines des expériences les plus significatives de l'existence*. Résultat d'un aménagement conçu avec les meilleures intentions du monde par des représentants de classes moyennes : un rétrécissement de l'espace vécu, malgré un agrandissement de la surface de chaque logement. L'espace vital effectif était *plusieurs fois supérieur*

à celui qu'indiquaient les critères d'évaluation de la classe moyenne, fondés sur la seule cellule d'habitation<sup>1</sup>. La rénovation de son quartier a profondément perturbé une communauté d'origine italienne, en cassant l'intimité qui unissait auparavant les espaces privatifs et collectifs. La densité n'a pas de sens en soi, sans référence aux modes de vie, et aux moments de la vie. Elle est parfois recherchée, et à haut niveau, dans une recherche d'échanges et de vie sociale, comme dans les boîtes de nuit *le samedi soir, après le turbin* comme dirait Jacques Brel. Elle est parfois rejetée, dans les périodes de repli, où la cellule familiale est privilégiée. Il convient donc d'offrir une diversité de densités, accessibles en fonction des situations et des cultures. *L'ennui naquit un jour de l'uniformité* nous a bien dit Antoine Houdar de la Motte. C'est en définitive l'intensité des émotions, du vécu, qui fera la qualité d'un site, habile combinaisons de densités multiples, dont aucune n'a de sens prise isolément.

---

<sup>1</sup> Edward T. Hall, *La dimension cachée*, 1971 aux Editions du Seuil pour la traduction française française.

### **Le vide est un plein qui s'ignore**

Vide : Quel bien triste mot, dont la nature a horreur. Et pourtant un mot plein de sens et d'intérêt, à de nombreux égards, et notamment pour le développement durable.

Le « vide » a souvent représenté ce qui ne compte pas, ce dont on ne s'aperçoit même pas de l'existence. Les spécialistes d'un domaine ont ainsi souvent considéré le reste du monde comme une sorte de vide. Tout se passe comme si les projets qui entrent dans une autre logique que la sienne propre n'existent pas. La nature sauvage ou cultivée est parfois ramenée à des espaces résiduels ou des réserves foncières à équiper. Ironie de la méthode, on est ainsi parvenu ici et là à les protéger en les faisant passer pour des « équipements ».

Les solutions « passives », dans les bâtiments, sont souvent déconsidérées, car assimilées à l'absence de prise en compte du problème. Un immeuble de bureau non climatisé du fait de sa bonne conception architecturale et des ses matériaux est bien plus intelligent que son homologue de conception classique et climatisé : il rend un service continu, sans brutalités pour les organismes, il évite les températures extrêmes, il est économe en énergie, et il n'y a pas ce problème crucial de l'entretien des circuits d'air et des filtres. Bon pour le confort, bon pour le porte-monnaie, bon pour la santé. Mais pas climatisé ! Pour qui nous prend-on ? Ce n'est pas moderne, nous méritons mieux ! Le non équipement est toujours un peu dur à faire accepter, car il ne se voit pas, tout comme la meilleure énergie est celle que nous ne consommons pas. Il faut probablement « mettre en scène » ces solutions dont la modestie devient ainsi un handicap.

Le vide s'applique aussi pour les décisions. Ne rien faire est parfois une bonne solution, parfois c'est la pire. Car ne rien faire est un choix, c'est laisser faire les événements, c'est laisser perdurer une situation avec ses avantages et ses inconvénients, se laisser aller au fil de l'eau. Les études d'impact sur l'environnement devraient toujours s'interroger sur la solution zéro, ne rien faire, et la considérer comme une option à comparer aux projets envisagés. Il arrive que le vide, l'absence de décision, soit le plein de sagesse.

Revenons au vide classique. On raconte qu'un professeur arrivait devant ses élèves avec un seau plein de gros cailloux. Est-il plein ? Bien sûr ! Alors il sortait un sac de graviers, qu'il versait dans le seau, et on voyait alors que celui-ci était loin d'être plein malgré les apparences. Les interstices sont très importants. Interstices physiques, entre les cailloux, ou entre deux rangées de voitures, où se glissent des deux roues. Une même voirie qui trouve ainsi sa capacité de déplacements sensiblement accrue, mais au prix de voir se réduire ces espaces de respiration et de sécurité. La cohabitation de véhicules différents permet un meilleur rendement de la voirie, mais suppose que les utilisateurs compensent par leurs comportements le rétrécissement de l'espace offert à chacun. Séparer les flux, les voitures d'un côté, les vélos de l'autre, par exemple, c'est se priver de toute possibilité de valoriser ces interstices, c'est perdre de l'espace public, si précieux en ville. Ce sont les difficultés de cohabitation qui rendent nécessaire cette séparation physique, qui ne fait que concrétiser et pérenniser l'incompréhension réciproque des tenants des différents modes de

transport. La séparation des flux ne se justifie que par le besoin d'accorder une priorité à certains modes de transports, comme l'autobus, mais ne peut être érigée en système. D'ailleurs, que faire des deux roues motorisés, qui ne sont ni voitures ni vélos, ou encore des « huit roues », les rollers, qui ne sont ni piéton ni vélo. Substituer la séparation matérielle à la recherche d'un respect mutuel ne peut n'être qu'un pis aller. C'est une réduction de l'intensité de l'usage des espaces publics, qui en plus renforce le communautarisme de chaque catégorie d'usagers.

Les interstices sont aussi économiques. On parle alors de niches. Les entreprises d'insertion se glissent souvent dans ces vides, abandonnés des entreprises classiques, pour cause de non rentabilité. La récupération de déchets de tous genres, des vêtements aux huiles usagers et à la ferraille, est souvent prise en charge par de telles structures, dont la tâche consiste à explorer les interstices de la société pour y déceler les petits gisements. Un double service est ainsi rendu, d'une part la récupération de matières en vue d'une réutilisation ou d'un recyclage, et une opportunité pour des personnes en difficulté de retrouver un rôle dans la société, si modeste soit-il. Encore faut-il que l'on laisse vivre ce type d'activité, forcément décalé par rapport aux usages courants. En 1999, la crise du poulet belge, nourri aux huiles de vidange a ainsi été fatale à des sociétés d'insertion qui vivaient de la récupération d'huiles usagées dans les restaurants, activité tout à fait saine et écologique. Malgré leur intérêt bien réel, les activités des interstices sont perçues comme marginales. Ce sont les premières victimes dès qu'une crise se présente, ce qui ne fait d'ailleurs que de renforcer cette dernière.

La France rurale de jadis avait parfaitement intégré cette logique du vide laissé par la fin de l'exploitation d'un champ après la moisson. Deux pratiques méritent d'être mentionnées : La vaine pâture, possibilité offerte à chaque propriétaire de bestiaux de les faire paître sur les chaumes des champs récemment moissonnés, permettait à la fois de nourrir les vaches et leurs propriétaires d'un côté, la terre de l'autre ; et puis la récolte des épis qui restent après la moisson, glanés par ceux qui n'ont pas de terre. Le vide est ainsi rempli au profit de tous, les terres privées deviennent collectives le temps laissé libre entre les moissons et les labours.

Bref, pour paraphraser une réplique célèbre, le vide est un plein qui s'ignore. C'est une ressource, diffuse mais très répandue, qu'il serait coupable d'ignorer dans un monde à la recherche de performances en tous genres. Il faut juste laisser un espace à ceux qui vivent dans ces interstices, qui savent exploiter le vide et qui en vivent.



## Le temps qui passe

Paradoxalement, l'introduction du mot *durable*, c'est-à-dire une référence explicite au *temps*, nous conduit à prendre du recul par rapport au temps, à ne pas lui donner systématiquement la première place. Vouloir raccourcir le plus possible une durée d'un déplacement n'est-il pas l'acceptation implicite que ce temps est sans intérêt ? A l'inverse, donner à chaque instant de la vie, fut-ce de transport quotidien, le maximum de qualité, ne nous conduirait-il pas vers d'autres choix ? Sans doute que le progrès technologique nous permet de chercher l'efficacité à tous les points de vue à la fois, et tant mieux si on peut gagner à la fois sur la vitesse et la qualité de vie. La vitesse est sans intérêt si elle ne permet pas de donner plus d'intensité à la vie.

Le temps qui passe, on nous dit que c'est de l'argent, en référence à une denrée rare, mais c'est surtout notre vie qui s'écoule avec plus ou moins d'intensité. On a voulu l'aménager, comme on tente d'aménager le territoire. Il est vrai que le temps et l'espace sont étroitement liés. Les experts disent que nous acceptons de passer un temps constant dans nos déplacements quotidiens, et que l'efficacité des systèmes de transport nous conduit à éloigner de plus en plus nos lieux de travail et de vie. Entre les deux, le temps et l'espace, il y a un lien : c'est la vitesse. C'est parce que l'on va plus vite qu'on va plus loin. C'est une ouverture, le champ du possible est accru, mais à quel coût social et environnemental ?

La liberté offerte par la vitesse doit-elle être payée par la dégradation des milieux naturels et des paysages, et la pollution automobile, le bruit des avions ? Si on en croit Yvan Illitch, cette vitesse est sans doute bien exagérée. Faisons le calcul du temps passé à se déplacer. Il y a le temps précis du déplacement, mais bien d'autres choses aussi qu'il faut ajouter : le temps nécessaire à gagner l'argent dépensé spécifiquement pour un déplacement, c'est-à-dire, par exemple, acheter une voiture, son carburant, son entretien, son assurance, son stationnement ; la part des dépenses de santé que l'on peut affecter à chaque kilomètre parcouru en voiture, etc. En rapportant ce temps à la distance parcourue, on revient à des vitesses à peine supérieures à celle d'un bon marcheur. A-t-on gagné en intensité et en plaisir de vivre ? Sans doute dans certains cas, mais on peut en douter si le temps consacré à gagner l'argent nécessaire à la mobilité est un temps pauvre, contraint, aliénant, sans bénéfice personnel.

Mais comme pour le beau temps, c'est peut-être l'alternance qui est intéressante, la capacité à jouer avec la différence de vitesse, des moments à vitesse négative, ceux où l'on capitalise du potentiel de mobilité, et ceux où on en profite, mais à condition de savoir raison garder, et de ne pas passer l'essentiel de sa vie à capitaliser pour une mobilité dont on ne sait que faire, ou récupérée au profit d'autres personnes. Là encore les notions d'efficacité et d'équité doit être présente.

L'élargissement du cercle des déplacements possibles est source de richesse, d'échanges de matières, de savoirs, de cultures, et il serait bien dommage de crier trop vite « haro sur la vitesse » ! Elle a du bon, si on en connaît le sens, si on n'en est pas l'otage. A l'inverse, l'éloge de la lenteur doit aussi être fait, sur les traces de Pierre Sansot, lui qui *ne gambade pas avec les jambes mais avec le regard*<sup>2</sup>. La vitesse

---

<sup>2</sup> Pierre Sansot, Du bon usage de la lenteur, Payot, 1998

empêche de profiter de bien de richesses, et la capacité à choisir sa vitesse ne doit pas basculer exclusivement vers la rapidité maximale. Quiconque a navigué sur les canaux de France ou d'ailleurs en est vite convaincu. Ecore faut-il que ce ne soit pas réservé aux seuls moments de loisir. Les émotions donnent de l'intensité, il ne faut pas les confiner au seul temps libre, mais les cultiver à tout moment.

A vouloir aller toujours vite, le risque est grand de sacrifier l'intensité de la vie. On croit en faire plus, mieux remplir son temps, mais n'est-ce pas une illusion, si cette obsession finit par le vider de son sens ? Faire vite offre souvent des possibilités nouvelles d'épanouissement, mais attention aux fuites en avant, à la recherche toujours plus loin, dans le pré d'à côté, bien sûr, du bonheur que l'on ne se donne pas le temps de construire chez soi.

La vitesse : à consommer avec modération, pour donner plus d'intensité à la vie.

## **La mobilité et la ville**

Les villes se sont développées à des carrefours, sur des lieux de grand passage. Pendant des siècles, la mobilité a nourri la ville, lui a permis de se développer. Au fur et à mesure que la mobilité devenait plus facile, plus sûre et plus rapide, les villes se sont étendues, les zones de chalandise et les bassins d'emploi se sont agrandis. Les quartiers de production se sont séparés des quartiers d'habitat, et l'idée d'un découpage fonctionnel a vu le jour.

Même les espaces collectifs sont divisés : les rues sont coupées en tranches dans le sens de la longueur, pour les piétons, les cyclistes, les bus, les voitures. Les lieux de mobilité sont interdits pour les rencontres et les relations sociales. Le parvis et le carrefour n'ont plus rien à voir.

La mobilité a construit la ville, va-t-elle aujourd'hui la détruire ? Dépérissement des centres anciens, fuite des commerces vers la périphérie, migrations de week-end, éloignement des industries, cloisonnements de toutes natures, autant d'indices qui témoignent d'un risque réel de voir la ville perdre sa substance. La vie n'y est plus si intense.

L'offre de transports toujours plus efficaces, toujours plus rapides, est une offre de liberté : elle ouvre le champ du possible pour le travail, pour l'habitat, pour les loisirs, pour l'école. On se libère ainsi de l'espace, des contraintes de localisation. Le prix de cette libération est lourd. Lourd en temps passé, mais les études nous disent que le temps acceptable pour les transports reste contenu sous un plafond. Aller plus vite ouvre la possibilité d'aller plus loin en y consacrant le même temps. Lourd en espaces, car l'éclatement de la ville se traduit en routes et équipements de transports de fortes capacités, et des modes d'habitat plus dispersés (encore que ce dernier point soit discuté). Lourd en relations humaines, car il permet ou accentue les phénomènes de ségrégation, et l'isolement des personnes qui ne disposent pas des moyens de la mobilité. Lourd en santé, avec les accidents et les pollutions provoqués par les transports. Lourd pour l'environnement, avec le découpage du territoire par des axes de communication, la consommation d'énergie et les rejets correspondants, notamment de gaz à effet de serre. Et puis, cette liberté n'est-elle pas un leurre ? N'entraîne-t-elle pas des contraintes ? La nécessaire rapidité durcit la ville, avec les barrières et cloisonnements qu'elle impose. On parle de temps *contraint*, de temps sur lequel nous n'avons plus de prise, du temps volé sur notre espérance de vie. Nous avons abordé la question du temps et de son intensité vécue dans le précédent billet, voyons aujourd'hui la question de l'espace.

Une première piste est de lutter contre les découpages. La vie coupée en tranches, et l'espace sectorisé, « fonctionnalisé ». Il est vrai que les approches sectorielles sont plus commodes et apparaissent plus opératoires, chacun ayant son territoire, sa logique, ses moyens, ses échéances. C'est bien plus facile que de tout gérer en commun ! Prenez une gare, dans la ville. Il y a d'un côté un système de transport, avec sa technicité, ses contraintes, son mode de fonctionnement, et de l'autre la ville, qui nourrit la gare de ses passagers en transit, et qui prospère grâce aux échanges que la gare rend possible. Deux univers distincts, mais que tout rapproche, et qui doivent à l'évidence vivre au même rythme, même si leur gestion est différenciée. C'est une approche intégrée des différentes fonctions urbaines qui répond aux exigences du développement durable. La gare plus que jamais fait partie de la ville, comme la ville

est rentrée dans la gare, pour leur plus grande intensité comme pour la satisfaction des citadins et des voyageurs.

Interpénétration des fonctions dans la ville, et pour cela la mixité. Terme à la mode, décliné sous tous les tons, mais encore bien fragile. Telle activité est polluante ? Éloignons-la, ce sera plus facile et plus sûr que la rendre propre. Tant pis si cela entraîne des kilomètres pour les personnels, qui, eux, restent en ville ou se dispersent dans les campagnes environnantes. L'exemple du commerce est intéressant à cet égard. Au motif louable de lutter contre la vie chère, il a quitté les centres anciens. Les hypermarchés se sont multipliés autour des villes, profitant des facilités de mobilité dont leurs clients disposaient. L'unité de lieu de nos classiques a ainsi volé en éclats, et avec elle l'intensité des activités humaines dans les quartiers historiques, chargés de l'histoire et de la culture urbaine. Aujourd'hui, la tendance est au retour. Le commerce revient dans les centres, avec de nouvelles formes qui doivent trouver leur place dans la ville.

Ce retour déteint sur les espaces publics. Aux rues cloisonnées ou à destination unique, succèdent, ici et là, des *espaces partagés* où tout le monde évolue ensemble. Au lieu de résoudre le conflit en séparant les protagonistes, piétons, automobilistes, etc., on essaye de les faire vivre ensemble, en bonne harmonie. A la ségrégation succède, encore timidement, la bonne entente et le respect mutuel.

L'espace en ville est rare, et le spécialiser conduit inéluctablement à une perte d'intensité. Le cœur de la ville bat moins fort quand elle est coupée en morceaux. Beaucoup en conviennent, mais attention au naturel, à la facilité dans l'immédiateté, tellement favorable aux découpages. L'intensité dans la ville, qui en fait la qualité, n'est pas spontanée. C'est un choix.

### **« Faire avec », tout simplement**

Un des symboles tenaces de l'intensité est bien l'agriculture. Quintaux et hecto à l'hectare sont des marques bien connues de l'efficacité économique. Affirmation un peu rapide, pour les hectos notamment. Le lait et le vin sont surabondants, et la quantité ne paie plus comme elle l'a fait pendant des années, avec des cours garantis.

C'est que l'intensité est dévoyée. Ce n'est que la traduction d'une spécialisation outrancière, dont la conséquence est un appauvrissement. La production naturelle tout venant, sans la main de l'Homme, est foisonnante, mais il est bien difficile d'y prélever ce dont nous avons besoin. Cueillette, chasse et pêche n'offrent que peu de ressources disponibles. L'idée de spécialiser un terrain est une réponse. Une seule plante sur ce terrain, facile à valoriser, et qui pourra tirer le maximum de lumière, d'eau, de ressources de la terre, voilà une bonne idée. La production en termes de biomasse, de matière sèche à l'hectare, est sans doute bien plus faible que celle produite par l'exubérance et la multiplicité des espèces, mais là, au moins, il est facile de l'exploiter, et il n'y a pas de surprise. Moins de production globale, mais une production ciblée, que l'on tente de pousser au maximum par de bonnes techniques. Un appauvrissement bien exploité vaut mieux qu'une richesse inexploitable. Et voici l'humanité partie sur le chemin de la spécialisation, et de sa suite logique, la sélection des variétés les plus productives.

La spécialisation est l'inverse de l'intensification. Pour obtenir de bons rendements calculés sur un seul produit, le producteur doit le favoriser à l'extrême, le nourrir spécifiquement, faire la guerre à toutes les autres formes de vie. La quantité de matières extraites d'un terrain ainsi malmené n'est pas intense. Le coût des dégradations nombreuses apportées aux sols, aux paysages, aux eaux, à la faune et à la flore sont à porter au débit de la production constatée, de même que les impacts des usines qui fabriquent ces *entrants*. Le bilan est loin d'être aussi favorable qu'on le pense. Etabli pour l'agriculture intensive, ce constat peut être étendu à bien d'autres phénomènes, comme le fait Lucien Kroll : *La monoculture du maïs est identique à celle des quartiers d'HLM. Et leurs dégâts et leurs remèdes le sont autant. L'appauvrissement du sol correspond bien à l'ennui des banlieues homogènes, la richesse des cultures diversifiées fait la mixité urbaine.*<sup>3</sup>

Intensité rime avec diversité. Cette dernière est exigeante, elle peut faire peur, on préfère souvent l'oublier. Elle rend pourtant d'immenses services à l'humanité. Le cas des zones humides est particulièrement significatifs des apports de la nature : *Bien que les champs cultivés représentent une surface près de 5 fois supérieure à celle des zones humides, ces dernières « rapportent » 40 fois plus à l'humanité en fonction des multiples services qu'elles rendent*, nous dit le président de l'Institut français de la biodiversité, Jean-Claude Lefeuvre<sup>4</sup>.

---

<sup>3</sup> Atelier Lucien KROLL, *Bio, psycho, socio/éco, Ecologies urbaines*, L'Harmattan, 1999

<sup>4</sup> Pour une réhabilitation de la nature ordinaire : la notion de services rendus par les écosystèmes. Pages 129-138. In *La Charte de l'Environnement : enjeux scientifiques et juridiques*. Actes du colloque du 13/03/03. Publ. MURS et AFAS. 141 p.

La nature est généreuse, mais elle est capricieuse, elle a ses rythmes, ses humeurs. Sa production obéit à des lois qui traduisent des mécanismes complexes, des interactions. Les lois humaines ignorent souvent celles de la nature, et beaucoup de richesses sont ainsi perdues. La moitié des zones humides de la planète ont disparu en 30 ans.

La recherche effrénée d'une fausse intensité témoigne d'une volonté de domination de la nature. Il est nécessaire de s'interroger sur le choix premier de la spécialisation. Une autre voie de progrès aurait pu être la maîtrise de la diversité, plutôt que son rejet. La fameuse phrase *Dans le cochon tout est bon* serait ainsi la ligne directrice du développement durable. Il s'agit de donner la priorité à la productivité globale, tout compris, et ensuite d'apprendre à en tirer le meilleur usage. La spécialisation produit par nature des déchets, tout ce qui ne passe pas au crible ou au tamis préétabli. C'est vrai en agriculture comme ailleurs, notamment pour notre bien le plus précieux, le savoir faire, le talent, la sensibilité, toutes ces vertus humaines sélectionnées au lieu d'être valorisées dans leur diversité.

Un exemple récent de recherche de complémentarité nous est donné par un Suisse, Stéfan Grass. Cet ingénieur agronome, au nom prédestiné, propose des panneaux isolants à base d'herbe<sup>5</sup>, celle des pâturages du canton de Vaud, précisément. Ces panneaux atteignent les performances des laines minérales. Chaque année, avec 1 hectare de prairie vous isolez 7 maisons. L'inventeur a fait le calcul pour la Suisse. 2% de la surface totale de pâturage suffirait à répondre au besoin total d'isolants. Ce n'est pas toute l'herbe qui est utilisée pour l'isolation, mais la partie fibreuse de la récolte. Le reste, une fois séparé, est dirigé vers des digesteurs, pour produire du biogaz. Une valorisation maximum d'un produit tout venant, voilà une des clés du succès. *Dans le cochon tout est bon*, dans l'herbe aussi. Pas de déchet. On se contente de faucher la prairie, et de trier ensuite la production. Ce procédé assure une récolte de biomasse bien plus importante, tout en réduisant fortement les entrants, les herbicides et autres produits. Laisser s'exprimer la nature dans toute sa générosité, et exploiter la diversité de ses dons est bien plus efficace que de l'enfermer, de l'endiguer, de lui prescrire autoritairement ce qu'elle doit produire.

L'intensité, c'est faire « avec » le plus possible, « contre » le moins possible, comme le préconise Gilles Clément dans le *jardin planétaire*<sup>6</sup>. Une bonne manière de prendre le chemin du développement durable.

---

<sup>5</sup> Procédé de production baptisé Gramitherm®, proposé par Biomass Process solution (BPS) au sein de Granit S.A, membre du Technopôle de l'environnement d'Orbe.

<sup>6</sup> Gilles Clément *Le jardin planétaire*, publié chez Albin Michel (1999) à l'occasion de l'exposition du même nom, présentée à la Grande Halle de la Villette.

### **Hybride et bien portant vaut mieux que pur et dégénéré.**

Les mariages improbables, voire provocateurs comme Roméo et Juliette, provoquent bien sûr des émotions intenses. Voilà une forme d'intensification qui ne fait pas de mal à la planète, et illumine nos vies. Elle ne permet pas, cependant, de relever les défis du monde moderne, des 9 milliards d'êtres humains à faire vivre dignement d'ici une demi-vie, puisque nous vivons couramment 80 ans de nos jours.

L'hybridation est une méthode reconnue dans la recherche de l'amélioration. Les hybrides sont souvent plus solides que les races pures, ils parviennent à cumuler les qualités de leurs diverses origines, l'amélioration désirée provient du croisement d'espèces. Nos cheptels et de nos plantes cultivées en témoignent chaque jour. Il ne s'agit que de marier des vertus, et de s'éloigner de la consanguinité qui transformerait la pureté de la race en une dégénérescence annoncée. Les lecteurs de Lucky Luke en ont vu une traduction éclatante avec la descendance des O'Timmins et des O'Hara, qui bénéficie des gros nez des premiers et des grandes oreilles des seconds<sup>7</sup>.

Depuis Gregor Mendel, ses petits pois et ses fameuses lois, l'hybridation est utilisée pour améliorer les espèces en combinant des qualités. On est parfois dans l'ordre de l'oxymore, cette manière d'assembler des éléments contradictoires. Le développement durable nous conduit à explorer des voies nouvelles, à dépasser des contradictions dont on s'aperçoit ensuite qu'elles n'étaient qu'apparentes. Les rapprochements les plus surprenants peuvent être tentés, ils le doivent même, sans acharnement mais avec la plus grande ouverture d'esprit. L'origine du mot hybride, du grec *Hybris*, qui signifie union illégitime, nous invite à la transgression.

L'innovation est à ce prix, malgré des échecs inévitables, et avec le garde-fou du principe de précaution. Ça peut donner de drôles de *paradoxes*, pour reprendre le titre du livre de Sylvain Allemand, qui y présente une approche essentiellement économique du développement durable<sup>8</sup>. Il ne nous parle pas des petits pois de Grégor Mendel, ni des voitures hybrides, technique aujourd'hui bien connue pour faire rouler les voitures avec du carburant ou de l'électricité. Il nous présente des pratiques nouvelles, qui marient des concepts ou des acteurs que l'on n'avait pas l'habitude de faire vivre ensemble.

Le micro crédit est une magnifique illustration de cette hybridation. Il s'agit d'une formule pour intégrer dans le système économique classique des personnes qui en sont exclues. Point de conflit entre deux mondes, mais une complémentarité voulue pour rendre plus perméable leur frontière. Muhammad Yunus, qui a lancé ce dispositif au Bangladesh en 1976 avec la *Grameen bank*, la banque du village, avait pour objectif de permettre aux exclus *d'entrer dans la boucle économique et de générer leurs propres revenus*<sup>9</sup>. C'est une *logique d'hybridation entre des sphères économiques marchandes, publiques, sociales et solidaires*<sup>10</sup>. Le micro crédit est une forme d'entreprise d'insertion, rendant des services que le système installé ne peut pas assurer. Il s'agit de valoriser des espaces économiques et sociaux laissés en friche, véritables interstices de nos sociétés modernes, qui possèdent leurs propres capacités

---

<sup>7</sup> Morris et Gosciny, *Les rivaux de Painful Gulch*, Dupuis, 1962

<sup>8</sup> Sylvain Allemand, *Les paradoxes du développement durable*, Le Cavalier bleu, 2007

<sup>9</sup> Cité par Sylvain Darnil et Mathieu Le Roux dans *80 hommes pour changer le monde*, JC Lattès, 2005

<sup>10</sup> Sylvain Allemand, *Les paradoxes...*

de production et dont le délaissement serait une perte à la fois économique et sociale. Offrir une vraie vie à ces espaces oubliés est une forme d'intensification originale, à développer sans modération.

Le rapprochement que l'on observe aujourd'hui entre ONG et sociétés multinationales relève de la même logique. Carrefour a ainsi sollicité la fédération internationale des ligues des droits de l'Homme pour fixer le cahier des charges social de ses sous-traitants, Unilever a demandé au WWF d'élaborer le premier label de pêche écologique (MSC, Marine Stewardship Council). Les grandes entreprises ont vécu dans une logique purement marchande, et ont besoin de regards extérieurs pour valider leurs décisions, et se faire évaluer régulièrement dans leurs tentatives d'élargir leurs systèmes de valeur. Les ONG acceptent d'entrer dans ce jeu, malgré tous les risques que ce compagnonnage comporte<sup>11</sup>. Elles contribuent ainsi à la diffusion d'une nouvelle culture au sein des entreprises, elles y introduisent des valeurs qui y étaient étrangères, en pariant sur la capacité de leurs partenaires à les disséminer. C'est qu'il ne suffit pas d'avoir raison, il faut convaincre le plus grand nombre, et les grands de ce monde, les puissances économiques, peuvent y contribuer. L'hybridation éthique qui doit en résulter fonctionnera-telle convenablement ? Il est bien sûr trop tôt pour le dire, mais elle aura au moins été tentée, et cela vaut mieux qu'une opposition systématique, où chacun se replie sur soi et accuse l'autre de tous les péchés du monde. La confrontation qui se fait dans ce cadre met des contradictions en évidence, mais c'est la première étape à franchir si l'on veut un jour en sortir par le haut. Le beurre et l'argent du beurre, ensemble et durablement, voilà une forme d'intensité à cultiver.

Le développement durable est sans doute un hybride entre utopie et pragmatisme. Une union qui ne va pas sans risques, qui demande un engagement réel des acteurs, et une forme de gouvernance qui puisse maîtriser les dérives possibles. Mais n'est-ce pas la seule manière d'ouvrir le champ du possible ?

---

<sup>11</sup> Le livre d'Alice Audouin, *Ecolocash*, Anabet éditions, 2007, illustre ces risques avec beaucoup d'humour



### Un rien qui change tout !

Ô surprise : un grain d'épice, une ou deux pincées de poivre, un nacis séché, un soupçon de gingembre et de cannelle ajoutés au mets le plus grossier suffisent à flatter le palais d'une saveur excitante et imprévue. Stefan Zweig donne le ton<sup>12</sup>. Il est possible de créer une forte intensité émotionnelle avec très peu de chose. Ce qui est vrai des épices pour la cuisine le serait-il dans d'autres domaines ?

Les épices donnent du goût, transforment le plomb en or, la fadeur en saveur. Elles permettent d'exprimer sa personnalité, de varier à l'infini sur une même recette, de tenter des mariages improbables, de surprendre, de donner de la valeur à des mets sans intérêt. Elles mêlent l'utile et l'agréable. En plus de charmer nos papilles, elles conservent et elles soignent. Que de vertus ! On ne fait pas mieux pour donner de l'intensité à la vie.

Ce n'est pas une découverte. *Au commencement étaient les épices* nous dit Stefan Zweig. Leur valeur est reconnue depuis les temps les plus anciens. Des routes commerciales sont créées pour les diffuser dans le monde, des guerres éclatent pour leur maîtrise. Les noms d'explorateurs célèbres comme Vasco de Gama et Magellan sont étroitement associés aux épices, véritable moteur de l'économie pendant des siècles. Les épices, ces graines de rien du tout, ces débris de feuilles, ces écorces ou ces raclures de racines, ouvrent les voies entre l'Orient et l'Occident.

Créer, ou révéler, de la richesse avec quatre fois rien, voilà une bonne piste pour le développement durable. Un excellent rendement des quelques ressources utilisées pour produire ces épices, à regarder de près. Offrir un niveau de vie convenable et digne à une population mondiale en augmentation de la moitié par rapport à son niveau actuel est un véritable défi, que l'on ne relèvera pas sans s'inspirer de cette magie que nous offrent les épices. Ce décalage entre la ressource nécessaire, très modeste en quantité, et le service qu'elle rend, certains l'appellent le *découplage*. Créer de la valeur, rendre des services en ne consommant que le minimum de biens matériels, on est bien sur la voie du développement durable. Le pari peut être tenu d'une croissance en termes de services rendus, associée à une diminution de la pression sur les ressources. Intensité des sentiments plutôt que quantité de matière, nous voilà sur le chemin des productions immatérielles.

Conjuguer forte croissance du bien-être et pression très modérée sur la planète, tel doit être notre ligne de conduite. Le slogan *facteur 4*, lancé pour les émissions de gaz à effet de serre qu'il convient de diviser par 4 d'ici 2050, illustre cette orientation, *faire beaucoup avec très peu*. Et on y arrive. La ville de Lorient a divisé par 4 ses consommations d'eau sans attenter au confort ni à l'hygiène des Lorientais. Juste en chassant les fuites, en recyclant sur place, en posant des économiseurs d'eau et des boutons poussoir, en réglant la pression, etc.

Nous sommes bien loin des épices, si ce n'est la vocation première de Lorient, créée pour accueillir la compagnie des Indes, chargée justement, elle, de naviguer au pays des épices. Le *plus* des épices est souvent culturel. Restons dans l'eau. Celle du robinet avait mauvaise presse, au point que les efforts pour en améliorer la qualité restaient sans effet sur sa consommation. Il a fallu un déclic pour lancer la mode de l'eau du robinet, avec des attributs de la publicité et des bonnes recettes pour donner envie. L'épice de la voiture est de ne pas la posséder. Ce sont des has been qui ont des

---

<sup>12</sup> Stefan Zweig, *Magellan*, chapitre premier, Editions Bernard Grasset, 1938.

voitures, avec tous les ennuis qui vont avec. Le must est d'y avoir recours quand on veut, sans s'empêtrer avec son stationnement et son entretien. Rester maître du jeu, et non pas le *servant* de la machine, voilà de quoi donner du piment à la vie. Vélov, vélib et autre city bike ont épicié le vélo, lui ont donné l'once de curiosité qui change tout.

Revenons aux épices, les vraies, qui agrémentent notre nourriture. Le développement durable nous conduit à favoriser les produits de saison, à privilégier les légumes de proximité, à réduire la consommation de viande dont l'impact écologique est beaucoup plus lourd que celui des végétaux. La monotonie guette, et l'uniformité dont naquit l'ennui. Pas très durable, côté qualité de vie, plaisir, convivialité. Comme aux temps anciens, les épices sauront apporter la diversité, l'originalité, et la touche d'exotisme qui donneront leurs lettres de noblesse, une véritable intensité, aux plats les plus conventionnels. Même si elles viennent de loin, les épices ne sont que des condiments, des accessoires qui valorisent des produits locaux. Cela vaut bien mieux que le recours à des productions lointaines en base, surtout si elles doivent prendre l'avion pour nous arriver encore fraîches.

Il s'agit de donner de la valeur aux choses quotidiennes, à la proximité, qui nous lassent aisément, si on n'y met pas du piment. Ce n'est pas que dans la cuisine, c'est aussi dans la vie sociale. La culture apporte souvent ce supplément d'âme, ou encore la qualité relationnelle, la rencontre improbable. Quatre fois rien pour nous donner des émotions, pour nous enrichir, pour donner de l'intensité aux choses de la vie. Pas de futur sans épices !

### **Une bonne gouvernance pour vivre intensément**

La *bonne gouvernance* est le moteur incontournable du développement durable. Son rôle est de stimuler la créativité de tous les membres de la société, et de favoriser leurs complémentarités pour apporter à nos vies, personnelles et collectives, le maximum d'intensité. *Vivre intensément* n'est-il pas notre objectif à tous ?

La créativité est la marque des sociétés durables, elle ouvre le champ du possible, permet de s'adapter à des événements imprévus, de dépasser les contradictions, elle donne du sel à la vie. La gouvernance doit favoriser le foisonnement des initiatives, et leur mise en relation pour en favoriser les combinaisons productives. Comment faire dans une société marquée par le gigantisme, les multinationales, la Chine et l'Inde, et bien d'autres choses encore désignées XXL ?

L'organisation sociale en pyramide n'est-elle pas totalement dépassée ? La pyramide a produit des formes architecturales de toute beauté, mais comme principe d'organisation, elle semble bien archaïque. Nous sommes à l'heure de l'informatique, de la circulation de l'information, des réseaux. Et par suite de l'initiative décentralisée, qui allie à la fois la créativité personnelle et l'ouverture sur le monde. Appartenir à une communauté sans être inféodé à un système hiérarchisé, voilà la clé de l'innovation au XXI<sup>e</sup> siècle. XXL est dépassé.

L'*effervescence* des petites unités est réelle : toujours promptes à réagir au moindre stimulus, toujours en éveil, à la recherche d'une nouvelle piste pour avancer, pour exercer son esprit d'indépendance. C'est bien là que se trouve la créativité, la capacité d'innovation, de prise de risque. Et c'est dans les petites entreprises que se crée l'emploi. Mais les petites boutiques ont du mal à tirer tout le profit qu'elles pourraient obtenir de leurs découvertes. Elles ont besoin de grandes sœurs, qui savent bien les exploiter et les valoriser. A l'inverse, les grosses bécanes, hiérarchisées, pyramidales, sont lourdes, elles écrasent ceux qui sortent du rang, qui ne correspondent pas aux canons édictés. Quand on est nombreux, on ne peut pas se permettre de faire du sur mesure. L'originalité se trouve ainsi exclue au lieu d'être valorisée.

De même, les dispositifs concentrés sur un chef regroupant tous les pouvoirs a tendance à exclure tout ce qui ne rentre pas dans sa logique, à la manière des champs de blé qui excluent tout autre végétal. Le pouvoir absolu, tentation des situations d'urgence, n'est pas favorable à la créativité.

Il y a donc un dialogue permanent à organiser entre les petites unités, créatives mais fragiles, évanescences, et les grosses, seules capables de leur assurer le développement de masse de leurs bonnes idées.

La multiplicité des centres de décision peut être un obstacle à la bonne gestion de domaines ou de territoires, à la diffusion du progrès. Mais elles témoignent d'engagements de nombreuses personnes, et il serait bien dommage de s'en priver. La tendance que l'on ressent aujourd'hui, en France, à favoriser des concentrations mérite réflexion. Faut-il des pyramides, avec un pouvoir centralisé, ou bien une

organisation plus horizontale, avec une circulation de l'information et des procédures adaptées de prise de décision ?

La répartition des compétences entre Paris, sa région et les départements qui la composent, les communes limitrophes, les syndicats spécialisés (eau, déchets, énergie, transports), et l'Etat sous toutes ses formes, présente assurément une difficulté majeure à surmonter pour assurer une bonne dynamique de notre capitale. La concurrence internationale est rude, Paris et l'Ile-de-France perdent des points. Faut-il pour autant un Grand Paris, toujours XXL, ou une région communicante, de la connaissance et du dialogue. Un bassin de vie où l'on se parle, où la résolution des problèmes communs prenne le dessus face aux conflits politiques et à l'affirmation d'*égos*, ou des structures de dialogue et de résolution de conflits soient mises en place. Faut-il un grand projet, ou une multitude d'innovations portées par une multitude d'acteurs reliés entre eux ? François-Hélène Jourda en appelle à *l'urgence du doute*<sup>13</sup>, et préconise de ne *jamais penser définitif*. Les défis du développement durable ne trouveront pas de réponse imposée, mais d'une adhésion de tous à de nouveaux modèles de développement. De grandes perspectives aident à se figurer l'avenir, et permettent de réagir. L'initiative du Grand Paris est formidable à ce titre. Mais elle ne fait qu'ouvrir le débat, elle ne le clôt pas.

La question se pose aussi en politique. Comment gérer le débat et l'organisation des pouvoirs pour bénéficier à la fois d'une forte créativité, d'une réactivité aux défis que l'actualité nous lance chaque jour, tout en assurant la stabilité dont une société complexe comme la nôtre a besoin ? Le choix qui a été fait d'exacerber les rivalités entre deux grandes formations, par des modes de scrutins appropriés, a réduit au silence les plus petites, justement celles par qui l'innovation s'exprime. Les « majors » ne peuvent pas prendre de risque. Les partis et mouvements d'opinion émergents ont été réduits à la portion congrue, à statut de vassal des partis dominants. Bien sûr, leur effervescence peut conduire à la cacophonie, à la paralysie. Faut-il pour autant l'étouffer dans l'œuf (c'est tellement plus simple !), ou trouver les moyens de la canaliser et, si besoin est, de siffler la fin de la récréation ?

L'intensité ne s'obtient pas en canalisant les énergies, en enfermant la créativité dans des moules. Elle est fille de la vie sauvage, de la pensée détachée des pesanteurs du passé. Le défi du développement durable sera gagné si nos sociétés apprennent à capter les richesses d'une créativité libérée, au lieu de sélectionner frileusement les solutions d'hier.

---

<sup>13</sup> *L'urgence du doute*, de Françoise-Hélène Jourda, dans les Cahiers de l'observatoire de la ville, n° 3, décembre 2008, *Peut-on faire du développement durable un levier d'attractivité pour la région capitale ?*

## Performance, ou compétition ?

Le développement durable est un appel à la performance. Ne nous faisons pas d'illusions, ce sera une vraie performance que d'offrir à 9 milliards d'êtres humains des conditions de vie dignes du 21ème siècle. Il ne s'agit pas d'une *compétition*. Les mots tels que « pôle de compétitivité » cultivent cet amalgame dangereux, où la performance serait assimilée à la compétition, où l'effort serait toujours lié à un combat. Compétition, le mot est redoutable, il signifie lutte, *struggle for life*, comme dans la vie sauvage, avec en toile de fond l'idée que les uns vont gagner au détriment des autres, et que les vaincus sont éliminés. *Vae victis* disait Brennus, le chef gaulois, malheur aux vaincus, c'était 4 siècles avant notre ère. C'est le contraire de la civilisation, c'est le contraire du développement durable. La performance qui nous est proposée aujourd'hui est toute autre : il s'agit toujours de se dépasser, de faire mieux ensemble, de manière à relever le formidable défi de retrouver un équilibre de fin de révolution industrielle sans devoir payer trop cher. Un prix à la fois humain, économique et environnemental. Les rythmes de croissance que nous connaissons n'ont été possibles que grâce au déstockage massif de ressources, notamment d'énergie, et il faut aujourd'hui, avec une population démultipliée et des modes de vie autrement plus exigeants que ceux des princes de jadis, faire face à d'énormes niveaux de consommation sans mettre en péril la planète et sa capacité à nous accueillir. Voilà un beau défi, et ce n'est pas la compétition qui nous permettra de le relever mais la convergence de nos efforts. Nous ne pouvons pas nous permettre le luxe de la compétition, avec les gâchis qui en résultent. Il faut trouver d'autres manières de provoquer l'effort et la mobilisation des énergies.

Parlons d'émulation, dans le but de se stimuler mutuellement, de s'entraîner à l'effort, de mesurer son propre niveau de performance. Il s'agit alors d'une sorte de jeu, indispensable pour l'apprentissage dont il est le ressort. L'enjeu n'est pas d'écraser l'autre, mais de progresser ensemble. Il s'agit de se dépasser soi-même, pas d'éliminer l'autre. Transposé en matière sportive, c'est l'escalade et la solidarité de la cordée dans l'effort qui traduit le mieux cette recherche de dépassement. La performance conduit à une victoire commune, pas à celle d'un groupe ou d'un individu sur d'autres. En matière économique, rappelons que les Chinois, qui produisent aujourd'hui ce que nous produisions hier, sont aussi des consommateurs de nos produits actuels, et qu'ils offrent à l'ancien monde un marché qui s'accroît chaque année de quelques dizaines de millions de consommateurs. Concurrents ou partenaires, les deux approches sont complémentaires, et cette dualité ne peut être réduite à une simple et brutale compétition, avec vainqueur et vaincu. Tous les pays qui ont rejoint l'Union européenne ont contribué à sa richesse bien au delà de ce que leur développement a coûté aux pays déjà membres. Nous sommes dans des dynamiques dont la concurrence est un des moteurs, mais avec la finalité d'un développement commun, qui doit être durable.

Le développement durable, c'est l'alternative à la compétition, c'est l'organisation de la complémentarité des efforts, de la valorisation maximum des vertus, des talents et des compétences de chacun. C'est la voie qui est proposée pour relever le défi auquel l'humanité du 21ème siècle est confrontée. L'autre réponse, la compétition, est la loi du plus fort, l'apartheid mondial, qui permet aux plus puissants d'exploiter sans

vergoigne les ressources qui demeurent accessibles, en se protégeant des plus pauvres. Ce n'est pas le développement durable.

Dans les pays dits « industrialisés », nous avons pris de mauvaises habitudes. A vivre sur le stock considéré comme infini, nous n'avons pas accordé aux ressources leur vraie valeur. Nous avons atteint des niveaux de consommation élevés, et nous en sommes si heureux et si fiers que nous ne voudrions pour rien au monde qu'ils diminuent, et que nous exportons volontiers notre modèle dans toutes les parties du monde. C'est bien un exploit qui nous attend, de parvenir à conserver, voire améliorer, notre qualité de vie, sans bénéficier de ressources abondantes et à bas prix. C'est une augmentation de notre propre capacité à mieux satisfaire nos besoins avec moins de ressources qui est la traduction opérationnelle du développement durable. L'intensité dans l'usage de ces ressources devient une préoccupation majeure. On parle du « facteur 4 », qui indique qu'il faudra se dépasser vraiment, pour rendre un service donné avec quatre fois moins de ressources, notamment d'énergie. 2 fois 2 fois, en réalité. La première fois pour réduire notre pression sur les ressources, et en laisser pour les peuples les plus pauvres qui ne pourront se développer sans consommer plus de matières premières ; et une deuxième fois pour nous donner de nouvelles marges, et continuer à améliorer notre niveau de vie, dans les pays « du Nord ». Il faudra donc être, d'ici le milieu de ce siècle, quatre fois plus performants que nous le sommes aujourd'hui, en moyenne. C'est le défi à relever, c'est le dépassement qui nous est demandé.

La compétition ne conduit pas au meilleur rendement de l'humanité, à son bonheur le mieux partagé. L'intensité de la vie n'est pas son objectif. Elle ne propose pas la recherche d'une performance collective. La sélection dont elle est l'instrument provoque l'exclusion des vaincus, sommés de s'aligner sur les vainqueurs qui imposent leurs canons, leur manière de voir les choses de la vie. Le développement durable nous invite à une performance autrement plus exigeante puisqu'elle tend à mobiliser toutes les forces humaines vers un même objectif, au lieu de les confronter. Pour des émotions toujours plus intenses !

## Attaque et défense

Le développement durable, c'est comme au football. Pour parvenir à une réelle intensité de la partie, il faut une bonne attaque et une bonne défense.

Le développement durable est né à la suite de l'appel du club de Rome et du rapport *Halte à la croissance* ?<sup>14</sup>, qui a alerté le monde des dangers qui nous guettaient. Un message défensif par nature, et salutaire, qui a provoqué une prise de conscience. Le développement durable y ajoute une vision offensive et c'est toute la différence. Bien sûr, il faut conserver des défenses, ne pas baisser la garde contre les menaces et lutter contre les mauvaises orientations qui sont encore légion à la surface de la planète. Mais il faut offrir une perspective, et donner envie d'y aller !

Une expression célèbre, *condamnés à réussir*, nous donne une piste pour relever ce défi. Nous sommes condamnés au changement, avec les remises en question, la redistribution des cartes, et l'inconfort de l'incertitude qu'il suppose. La seule issue est la réussite d'un autre modèle de développement, d'un autre monde à imaginer et à construire. Cette réussite ne s'improvise pas, elle se prépare, elle demande une stratégie au long cours.

Il est facile de faire peur avec l'évocation des dangers qui nous menacent, pollution généralisée, dérèglements climatiques, révolte des désespérés de la Terre, disparition de nombreuses espèces animales et végétales, etc. Tous ces dangers sont bien présents, et compte-tenu de l'inertie des phénomènes planétaires, des phénomènes d'accumulation qui se terminent par la goutte qui fait déborder le vase, la lucidité nous conduit à s'y préparer. Il ne faut pas désespérer pour autant chacun d'entre nous, simple citoyen et consommateur, néanmoins décideur à sa modeste échelle. Que puis-je faire, face à ces enjeux qui me dépassent, la vanité des efforts que je pourrais faire n'est-elle pas évidente ? La perspective des catastrophes planétaires qui nous attendent, nécessaire pour ébranler un système trop bien installé, est aussi paralysante. L'évocation du risque pourrait être un frein au changement, au lieu d'en être un moteur.

Le développement a besoin d'une culture de l'innovation, et donc de risque. Une société qui ne prend pas de risque est une société qui n'innove plus, une société bien malade, sans perspective d'avenir. L'innovation procure un sentiment d'intensité, d'exaltation bien utile pour surmonter l'inquiétude de l'avenir. Il faut être clair, le principal danger qui nous guette est l'immobilisme. Notre population augmente, nos modes de vie évoluent, et avec eux les besoins, les consommations en tous genres, matérielles ou intellectuelles. Dans un tel contexte, de société en perpétuel mouvement, ne rien changer, le « fil de l'eau », constitue un véritable risque. Il convient de permettre aux acteurs les plus dynamiques d'innover, voire de changer les règles du jeu, en assumant collectivement le risque lié à l'innovation. Il faut donc organiser la prise de risque, et c'est dans ce cadre que le principe de précaution prend tout son sens. Un principe non pas de retrait et de crainte de l'inconnu, mais d'action, de conduite à tenir pour avancer en terrain difficile et mal connu.

---

<sup>14</sup> 1972, chez Fayard, Paris, pour l'édition française.

C'est le volet « offensif » du développement durable. Il y a aussi le volet défensif. Il consiste à réduire la vulnérabilité des sociétés. Il s'agit d'assurer les fondements de la société et de son modèle de développement. Une assise solide, qui ne se fissure pas à la première secousse, c'est le socle sur lequel un projet de développement peut prendre son ampleur. Il n'est plus ici question de favoriser la prise de risque, mais de sécuriser un univers qui comporte des pièges, des bombes à retardement, des ponts vermoulus qui menacent de s'effondrer, ou des digues affaiblies par des armées de ragondins. Comment stimuler la créativité d'une population qui craint que le ciel lui tombe sur la tête ?

La nature du risque est variable. Tremblement de terre ou explosion sociale, inondation ou crise économique. Certains sont lents et cumulatifs, comme la pollution progressive, la concentration de produits toxiques dans nos univers, l'air que nous respirons, notre alimentation, l'eau qui peut devenir impropre à la consommation humaine, mais aussi à des usages économiques. Dans l'histoire, la salinisation des sols a ainsi entraîné la disparition de brillantes civilisations, victimes des techniques sophistiquées qui leur avaient permis de se développer. L'histoire, c'est aussi Pompéi, et sa disparition brutale à la suite d'une coulée de lave. Le risque est alors brutal, et à défaut de pouvoir changer l'implantation de la ville, c'est l'alerte qui devient la préoccupation majeure.

L'amalgame est fréquent, entre les différents types de risque. Certains ne sont que la traduction d'un dynamisme, qui doit être encouragé, pour peu qu'il soit pris avec précaution. D'autres témoignent d'une coupable inconscience, alors qu'il faut lutter pied à pied contre des événements, qui empêcheraient de fonder sereinement toute forme de développement.

La perception et la gestion du risque sont au cœur du développement durable. Il s'agit d'un côté de réduire l'insécurité et de l'autre de favoriser l'innovation. Un double langage, qui peut paraître paradoxal et constitue une aubaine pour les sceptiques du développement durable, ceux qui voudraient que rien ne change. Et pourtant, ce n'est pas si compliqué. C'est comme au football : la défense doit être intraitable, alors que l'attaque doit être vive et imaginative.